

LA-CNRS-259 *Personnalisation et Changements Sociaux*

18

**PRATIQUES ET ATTITUDES COOPÉRATIVES
CHEZ LES AGRICULTEURS**

Leur structure, leur genèse.

Gaston Lanneau,

Présentation de soutenance de thèse,
le 25 Novembre 1980

UNIVERSITÉ de NANTERRE.

MOTS CLÉS

Coopération (et micro coopération)
Empirisme
Interstructuration
Personnalisation

Projet (et projet coopératif)
Rationalisme
Socialisation

RÉSUMÉ

Nous essayons de montrer comment une pratique qui se manifeste en réponse à une insatisfaction sociale contribue à transformer aussi bien l'environnement que les caractéristiques de ceux qui l'utilisent créant ainsi les conditions de sa transformation et l'émergence d'un nouveau sens. Nous analysons la nature et la genèse du projet coopératif tel qu'il ne manifeste dans les organisations coopératives, dans les pratiques de leurs membres et dans leurs représentations. Nous montrons l'activité structurante des coopérateurs qui prennent des décisions non seulement en fonction des déterminants socio-économiques mais des significations qu'ils leur donnent.

**PRATIQUES ET ATTITUDES COOPÉRATIVES
CHEZ LES AGRICULTEURS**

Leur structure, leur genèse.

Gaston Lanneau,

J'avais eu l'occasion d'observer et d'analyser pendant les années 50 toute une série de changements affectant essentiellement le milieu paysan et plus largement, les sociétés rurales. Au cours de cette période, le tracteur devient le symbole du progrès, l'instrument absolument indispensable qu'il faut acquérir au besoin par l'emprunt pour éviter de se marginaliser : dans une petite région du Midi 15% des exploitations étaient motorisées en 1950, elles seront 90 % en 1960, Le nouvel instrument se révèle, dès le début, plein ne promesses. Jamais les paysans n'avaient connu un accroissement aussi subit et aussi important de la puissance et de l'énergie disponibles. Après une rapide période d'apprentissage, ils découvrent des possibilités hier encore insoupçonnées. Pour la première fois dans leur histoire, ils maîtrisent le temps et s'ils dépendent encore des conditions atmosphériques pour leurs productions, ils peuvent pleinement utiliser les journées propices aux travaux de la terre. Jamais les paysans n'avaient connu telle euphorie puisque dès la première année, sans apprentissage systématique, sans tentative réfléchie de rationalisation, sans autre investissement que le tracteur et les outils portés ils effectuent en trois ou quatre fois moins de temps, autant de travail qu'avec la traction animale.

Euphorie de courte durée. Avec la machine, le paysan s'est engagé dans un nouveau mode de rationalité. Il faut s'équiper plus complètement pour travailler encore davantage, plus rapidement, avec plus de précision et d'efficacité. Les bénéfices doivent être réinvestis pour répondre aux exigences actuelles. Les avantages escomptés s'évanouissent provoquant toute une série de déceptions, désillusions et, insatisfactions. On avait cru maîtriser le temps, l'incertitude est plus forte que jamais ; on avait espéré améliorer facilement les conditions d'existence, on est contraint d'accroître considérablement la charge de travail pour y parvenir.

Cette désorganisation du système économique et des pratiques professionnelles, génératrice de désillusions, conduit certains à l'abandon. L'exode s'intensifie. L'industrie en expansion à la recherche d'une main d'œuvre toujours plus abondante y trouve son compte, et doublement ; les survivants peuvent accroître la taille de leur exploitation, améliorer la rentabilité de leurs investissements et s'équiper encore davantage. Les petites communes rurales essentiellement agricoles se vident de leur population et la vie sociale y est considérablement altérée.

Dans de nombreuses régions la densité humaine atteint un seuil critique en deçà duquel les activités sociales sont compromises. Les valeurs qui fondaient les sociétés paysannes s'estompent et disparaissent ; les normes se dissolvent ; les codes tombent en désuétude, les règles se révèlent inefficaces. Les anciens modes de régulation sont incapables d'apporter des solutions satisfaisantes aux situations actuelles.

Cette désorganisation des institutions locales s'accompagne de toute une série de perturbation des relations avec l'environnement. Les échanges, qu'ils soient économiques, techniques, sociaux et plus largement l'ensemble des communications sont affectés dans leurs contenus, leurs structures et leurs modalités. Les émetteurs d'information, les relais et réseaux de communication sont incapables de répondre aux exigences nouvelles. Les collectivités locales ne peuvent plus satisfaire les besoins croissants d'information.

C'est dans ce contexte de désorganisation des activités économiques, techniques, sociales, relationnelles et culturelles que la coopération va se développer. Et dans la plupart des cas nous assisterons à une série de tentatives hésitantes, limitées, prudentes dans leurs ambitions, simplifiées dans leurs structures qui dans certaines conditions débouchent sur des organisations plus complexes et plus formalisées. Hésitations qui traduisent bien la situation conflictuelle de ceux qui y ont recours, et c'est là une autre composante de cette situation, On peut alors définir la coopération comme une réponse sociale, dans un contexte conflictuel, à une série de désorganisations de conduites éprouvées.

Notre objectif consiste alors à montrer comment une pratique qui se manifeste en réponse à une insatisfaction sociale contribue à transformer aussi bien l'environnement que les caractéristiques de ceux qui l'utilisent créant ainsi les conditions de sa transformation et l'émergence d'un nouveau sens. Ce qu'il convient d'examiner c'est la nature et la genèse du projet coopératif tel qu'il ne manifeste dans les organisations coopératives, dans les pratiques de leurs membres et dans leurs représentations. Ce qu'il convient d'analyser c'est l'activité structurante des coopérateurs qui prennent des décisions non seulement en fonction des déterminants socio-économiques mais des significations qu'ils leur donnent.

C'est lorsqu'il y a exacerbation de la lutte pour la vie, lorsque les règles du jeu économique et social sont perturbées et fonctionnent au profit de certains avec lesquels ils étaient dans des rapports d'interdépendance que les agriculteurs constituent des groupements coopératifs. La transformation des règles à leur désavantage les amènent à effectuer des comparaisons sociales génératrices d'insatisfaction et de projets se proposant de réorganiser le jeu économique et social pour passer de l'état de sujets dominés à celui de partenaires et d'acteurs reconnus.

La petite coopérative dont l'organisation, la gestion et le fonctionnement sont entièrement transparents pour l'ensemble des membres, est un lieu privilégié pour le recueil d'informations originales sur autrui, l'environnement social et le contexte économique. C'est aussi un lieu d'apprentissage social où les agriculteurs

inventent, expérimentent ou adaptent de nouveaux types d'organisation, de relations, de techniques. C'est enfin, le lieu où les agriculteurs prennent conscience du pouvoir de négociation du groupe qu'ils constituent sur les instances administratives, professionnelles, politiques et économiques perçues jusqu'alors comme inaccessibles et inébranlables. La découverte et l'utilisation de ce nouveau pouvoir transforment les coopérateurs qui, de sujet soumis, passifs, persuadés de l'inefficacité de toute participation deviennent des agents de la transformation de leur milieu. La micro coopération peut être alors considérée comme le relais par lequel s'effectue l'interstructuration des coopérateurs et des institutions coopératives. Lieu privilégié de socialisation et de personnalisation puisque au cours des discussions et des confrontations au moment des hésitations, des choix et des décisions, chacun est amené à clarifier ses propres positions, à évaluer l'ensemble des possibles à partir de tout un système de références et de normes construit, mais aussi en voie de construction dans le groupe.

C'est dans des projets spécifiques, dans des stratégies personnelles que les agriculteurs inscrivent leurs pratiques coopératives. Nous pouvons observer :

- Ceux qui dans l'incapacité de se donner les moyens d'améliorer leur situation se voient condamnés à disparaître à plus ou moins brève échéance et adhérer à un groupement coopératif sans grande illusion, en sachant déjà que ce n'est pour eux qu'un sursis.
- Ceux qui vont utiliser les différentes formes d'organisations coopératives dans une visée strictement fonctionnelle : tirer parti des réseaux de vente et d'approvisionnement, bénéficier de l'assistance technique de spécialistes, avoir accès à l'usage de machines et instruments tout en rentabilisant au maximum les investissements. Dans ce cas, la coopération est un instrument de travail au même titre que les autres, instruments que l'on s'efforce constamment d'améliorer, de mettre au point de manière à en faire un prolongement presque naturel de l'exploitation, toujours mieux adapté à la diversité des situations. Instrument que l'on peut abandonner lorsqu'il n'est plus jugé efficace, ou que l'on peut utiliser conjointement ou concurremment à d'autres, même s'ils répondent des logiques totalement différentes.
- Ceux qui, au contraire, vont rechercher dans le groupement non pas un moyen d'accroître leur efficacité économique et d'accumuler du capital pour le réinvestir dans de nouvelles entreprises mais au contraire la présence des autres, leur écoute, la chaleur humaine, la compréhension mutuelle. Mode de vte communautaire où prédomine la fusion plutôt que la différenciation, et encore moins la spécialisation. Groupe d'affinités où le travail constitue non une fin mais un moyen, qui en tant que tel doit être maîtrisé et réduit à sa stricte fonction. Groupe de vie que l'on se propose de faire fonctionner à l'image idéale d'une société conviviale. Communauté au sein de laquelle chacun pourra se révéler ou retrouver un sens à la vie puisqu'il pourra se révéler lui-même comme autres.
- Ceux qui enfin voient dans les pratiques coopératives le moyen de réconcilier leurs activités de producteur, leurs aspirations de citoyen et celles de militant. La coopérative devient le lieu d'échange et de confrontation des idées, des expériences et des espérances. Le lieu d'émergence, d'élaboration, de discussion, de mise à l'épreuve dans un environnement protecteur

capable de dédramatiser l'échec, d'en permettre l'analyse objective et de stimuler jusqu'à la réussite.

La coopération, réponse a une situation conflictuelle.

Dans la plupart des cas, l'adhésion a une association coopérative s'inscrit dans un conflit entre deux objectifs : préserver l'autonomie de l'exploitant agricole et cependant, pouvoir utiliser des instruments qu'il est incapable d'acquérir seul. Ce conflit peut se lire dans l'évolution des différentes formules coopératives successivement expérimentées par un groupe d'agriculteurs aussi bien que dans l'analyse des conduites et des attitudes.

Les associations coopératives légalement constituées apparaissent après une série de tentatives permettant de bénéficier des avantages du groupement tout en minimisant la dépendance à son égard. Prêt de matériel, co-utilisation, achat en copropriété sont successivement utilisés dans l'espoir de bénéficier d'une gamme diversifiée d'instruments tout en conservant le maximum d'autonomie par rapport aux partenaires. Chaque tentative est une réponse qui permet à la fois de réduire partiellement les tensions, de parvenir à un équilibre provisoire et d'accéder à une nouvelle position à partir de laquelle on pourra mesurer ses propres forces dans le contexte nouvellement créé. À partir de cette récente expérience, l'acteur social est en mesure de dresser un bilan, d'effectuer une autre lecture de la situation, de procéder à une analyse sociale prenant en considération, dans une visée totalisante son passé et les acquis réalisés, d'éprouver une insatisfaction naissante et, pour la réduire, de restructurer le projet initial après avoir élargi le champ du possible.

Dans ces pratiques coopératives, les agriculteurs font l'apprentissage des conduites techniques et sociales qui les amènent à définir et à intérioriser des habitudes, des valeurs et des normes originales qui deviennent caractéristiques de la nouvelle société en voie de construction. Discuter avec ses partenaires pour décider de l'achat, de l'entretien et de l'utilisation d'un instrument, permet à chacun de prendre conscience de sa dimension sociale et de la nécessité d'être attentif au point de vue d'autrui pour, en retour, bénéficier de la même écoute. Dans la pratique quotidienne de ces relations sociales ce sont les nouvelles formes d'organisation du travail qui sont mises à l'épreuve, tout comme la capacité d'autrui à agir conjointement avec soi, mais c'est aussi soi-même que l'on teste pour apprécier les possibilités d'engagement dans d'autres pratiques plus exigeantes. C'est ainsi que, progressivement l'attitude coopérative se précise et se construit tout au long d'une série de tâtonnements, avec des périodes de succès et d'échecs, des phases de satisfaction, d'hésitation et de crainte, avec des moments de progression et de régression.

Deux grandes stratégies: empirisme et rationalisme.

Ces apprentissages s'effectuent dans des conditions et des environnements spécifiques et, si l'analyse met en évidence deux grandes stratégies, empirisme et rationalisme, c'est en fait une grande diversité de pratiques que l'on observe. Diversité qui exprime bien la souplesse des conduites techniques et sociales. Chacun, en fonction des stimulations économiques et sociales, des caractéristiques de son ex-

ploitation, de ses possibilités financières, des expériences techniques, du voisinage va élaborer une stratégie qui, au premier abord, paraît traduire une rupture totale avec le passé. En fait l'analyse permet de penser que ce sont les forces culturelles survivantes qui organisent le changement en essayant de le contrôler.

Première stratégie, l'empirisme. C'est dans l'urgence de la situation que les empiristes prennent la décision la moins coûteuse, celle qui paraît préserver au maximum leur autonomie. Stratégie de réponse au coup par coup. Sous la pression de l'environnement, ils mettent en place de nouvelles solutions, partielles et successive, répondant strictement aux besoins qui se manifestent, solutions qui semblent avoir pour fonction de retarder au maximum un engagement personnel plus important dans les pratiques coopératives et une rupture totale et définitive avec l'ancien mode de vie familial et sécurisant... Mais aussi souplesse des conduites et capacité d'adaptation aux changements: le recours à cette stratégie permet de contrôler de manière originale et au moins en partie, les forces qui désorganisent les anciens modes de régulation sociale.

À cet empirisme caractérisé par l'organisation et la restructuration des pratiques coopératives au fur et à mesure que la situation évolue et que les expériences se précisent, s'opposent des conduites caractérisées par le détour. Ce n'est plus l'état d'urgence qui va précipiter la décision, ce n'est plus l'environnement immédiat que l'on va solliciter ou sur lequel on va s'appuyer pour obtenir le soutien, c'est sur la rationalité économique que l'on va se fonder pour organiser un projet réaliste qui aura les plus grandes chances de succès. Les agriculteurs s'engagent dans des pratiques coopératives après avoir soigneusement analysé l'ensemble des contraintes et apprécié objectivement les divers avantages.

Il semble que nous soyons là en présence de deux modes de relation à l'environnement. Les rationalistes chercheraient directement leurs modèles de références dans la société industrielle avec le projet de transformer fondamentalement leur propre milieu alors que les empiristes, opposant une prudente résistance emprunteraient instruments et techniques nouvellement proposés mais en les dépouillant, au moins en partie et temporairement, de l'esprit qui les anime. C'est la référence à la société globale et aux modalités de son intervention qui permettent de donner une signification au rationalisme et à l'empirisme. Alors que les empiristes ressentent d'une manière diffuse les pressions de l'environnement et, méconnaissant les mécanismes du marché et de l'économie inventent des pratiques pour résister à ces pressions, les rationalistes analysant ces mécanismes pour mieux les contrôler, les maîtriser et les utiliser à leur profit.

Deux démarches opposées, apparemment contradictoires et exclusives mais qui ne le sont ni par nature ni par essence puisque la grande majorité des agriculteurs a recours à des pratiques originales beaucoup plus souples mettant en oeuvre des méthodes mixtes empruntant de manière spécifique les caractéristiques des deux dimensions. Méthodes mixtes utilisant à la fois les informations en provenance de la société globale et de la collectivité locale, prenant appui à la fois sur l'une et sur l'autre, combinant l'observation directe, la preuve immédiate et la conduite de détour. Démarche très souple permettant à chacun d'utiliser les canaux d'information en fonction de son passé, de sa situation actuelle et des possibilités locales.

Démarche dans laquelle chacun peut se reconnaître ce qui évite les frais de rupture avec le cadre social d'origine pour s'engager dans le changement. Éclectisme qui exprime bien le refus d'enfermer les pratiques dans des principes définitifs... à moins que, seule ne compte l'exigence fondamentale, le principe des principes, obtenir de la terre de quoi subvenir aux besoins en expansion de la famille même s'il faut pour cela rompre apparemment avec la tradition.

Empirisme et rationalisme s'expriment également dans les pratiques de commercialisation et dans les modes de recueil et de traitement de l'information ; la relation avec le traditionalisme et le modernisme y est encore plus nettement affirmée. Deux modes de pensée, deux identités sociales qui ne se retrouvent à l'état pur que chez une très petite minorité et qui marquent à différents degrés la grande majorité des autres. L'observation directe de la preuve sur le terrain est absolument indispensable aux empiristes pour juger une tentative, alors que les autres, habitués à la démarche expérimentale, au raisonnement, familiarisés avec le langage des techniciens qu'ils savent décoder acceptent les explications d'un conférencier ou les écrits d'un spécialiste quittes ensuite à compléter sur le terrain leurs informations pour les rendre opérationnelles. Alors que les empiristes adoptent un type de raisonnement proche de l'induction des rationalistes ont, grâce à leur formation, accès au raisonnement de type déductif.

Nous serions en présence de deux modes de pensée fondés sur une double opposition. Alors que les rationalistes recherchent un soutien social hors de la collectivité locale avant de s'engager dans une innovation c'est en son sein que les empiristes le trouvent. Alors que le recours à la preuve concrète a une fonction de stimulation pour la recherche d'informations complémentaires chez les empiristes, il constitue le dernier moment de la démarche, celui de la totalisation, chez les rationalistes qui s'y réfèrent pour maîtriser l'ensemble des facteurs avant le passage à l'acte, avant la réalisation effective. Méthode globale chez les uns, méthode analytique chez les autres. Nous retrouvons ici les deux modes d'organisation sociale et de pensée caractérisant le moment semi autarcique et celui de l'économie de marché : le syncrétisme et la différenciation.

Deux démarches opposées, apparemment contradictoires et exclusives, mais qui ne le sont pas pour la population puisque la grande majorité des agriculteurs a recours à des pratiques beaucoup plus souples mettant en oeuvre des méthodes mixtes empruntant de manière spécifique les caractéristiques des deux dimensions. Méthodes mixtes, utilisant à la fois les Informations en provenance de la société globale et de la collectivité locale, combinant l'observation directe, la preuve immédiate et la conduite de détour.

Genèse de l'attitude coopérative.

C'est dans la polyculture que les activités des agriculteurs ont été désorganisées plus que partout ailleurs, du moins dans le domaine de la production, alors que dans la céréaliculture les activités des agriculteurs avaient été désorganisées au niveau de la commercialisation. Nous pouvons alors comprendre les modes de développement spécifiques de la coopération : grandes coopératives de commercialisation dans les zones de monoculture, micro coopération dans les activités de polyculture, exigeant une grande diversité des tâches et des équipements, grandes consommatrices de temps. Mais si c'est là un terrain favorable au développement de la coopération encore faut-il qu'il soit fécondé. Il est des zones riches en canaux de communication, où circulent des informations favorisant la comparaison sociale et la diffusion des idées nouvelles. C'est dans ces zones où les stimulations sont à la fois denses et intenses que les agriculteurs empruntent ou inventent des pratiques coopératives qu'ils adaptent progressivement à leur situation pour accroître leur capacité de travail. Par contre il en est d'autres où les stimulations parviennent considérablement atténuées, affaiblies, appauvries, où les comparaisons, lorsqu'elles s'effectuent, n'engendrent nulle tension, les différences faisant partie de l'ordre naturel des choses. La désorganisation des activités conduit à l'apathie et à l'abandon lorsqu'on ne ressent pas dans l'environnement social ou professionnel le soutien et les encouragements laissant espérer la possibilité de rétablir une situation compromise. C'est lorsque la situation offre la possibilité d'élaborer un projet de transformation que les pratiques coopératives sont perçues comme des solutions possibles.

Trois ensembles de facteurs permettent alors de rendre compte du développement de la micro coopération : le degré de désorganisation des activités professionnelles, l'importance des stimulations, informations et incitations, et enfin le sens que ces stimulations prennent dans le milieu d'accueil et chez les producteurs qui sont capables de les utiliser.

Les agriculteurs qui entretiennent avec leurs semblables des relations sociales d'un nouveau type, qui définissent avec eux des activités communes, qui acceptent de prendre en collégialité des décisions, engageant l'avenir de chacun, se situent de manière originale dans leur environnement qu'ils contribuent à transformer, créant ainsi les conditions de leurs propres transformations. Élaborer des projets dans un groupe, définir des stratégies, évaluer des risques, s'engager dans une voie incertaine et pour cela écouter les autres, faire effort pour se faire comprendre, amène à préciser ou à réviser l'image que l'on se fait de ses partenaires, à prendre conscience des réactions que l'on provoque chez eux. S'il veut rester un membre du groupe écouté le coopérateur doit apprendre à mesurer et à contrôler ses propres conduites. C'est toute une dimension sociale qui est ainsi quotidiennement cultivée dans les pratiques coopératives. Cependant, si elles affectent la personne c'est de façon différentielle, en fonction du projet qui les organise et leur donne un sens. Dans un environnement stimulant, qui favorise les contacts, les échanges, les discussions, qui valorise et encourage les pratiques coopératives, chacun s'y engage avec le minimum de réticences et renforce les liens qui les unissent aux autres. C'est lorsqu'elles s'intègrent parfaitement dans la stratégie de l'agriculteur, lorsqu'il voit en elles

le moyen pertinent lui permettant de réaliser les objectifs qu'il s'est fixés, lorsqu'elles lui donnent la possibilité de se situer avantageusement dans le présent et d'envisager l'avenir avec sérénité et espoir, lorsqu'elles sont perçues comme permettant de maîtriser les activités jusqu'alors désorganisées par des forces extérieures sur lesquelles il n'avait individuellement nulle prise qu'il renforce ses convictions de coopérateur et développe la dimension sociale de sa personne. Son expérience l'a persuadé de l'efficacité de l'action commune et il a pu vérifier que l'interdépendance loin de porter atteinte à son autonomie contribuait à en élargir le champ.

Au cours de cette activité de recherche collective et de mise en place de nouvelles pratiques dans laquelle ils s'engagent prudemment ils découvrent les possibilités des instruments et machines mis au point pour accroître la productivité s'initient au nouveau mode de rationalité, expérimentant de nouvelles relations avec leurs associés, apprennent à intervenir plus efficacement auprès de leurs partenaires sociaux. En créant et en multipliant dans leur diversité des groupes locaux de micro coopération les agriculteurs menacés se donnent les moyens leur permettant de maîtriser toute une série de changements affectant la société dans son ensemble et qu'ils ne veulent pas subir passivement. Maîtriser certes les instruments de travail, les techniques, la production mais aussi les modalités de la relation avec leurs associés, les autres membres de la collectivité locale, l'environnement immédiat, les institutions et les autres acteurs sociaux. Ils peuvent alors accéder à une conscience plus claire de la place qu'ils occupent et de celle qu'ils veulent occuper dans l'ensemble du processus de production et dans la société et, remodelant avec les autres leur milieu et les règles qui l'organisent, modifiant leurs conditions d'existence, ils prennent la responsabilité de leurs propres transformations. Et l'on pourrait voir là l'émergence d'un ambitieux projet visant à maîtriser les conditions de l'interstructuration des individus et des institutions pour mieux contrôler les processus de socialisation et de personnalisation.